

AQVITANIA

TOME 14
1996

Revue inter-régionale d'archéologie

*Aquitaine
Limousin
Midi-Pyrénées
Poitou-Charentes*

*Revue publiée par la Fédération Aquitania avec le concours financier
du Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine, Sous-Direction de l'Archéologie,
du Conseil Régional de Midi-Pyrénées,
du Centre National de la Recherche Scientifique,
de l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux III*

***La Civilisation urbaine
de l'Antiquité tardive
dans le Sud-Ouest de la Gaule***

Actes du III^e Colloque Aquitania
et des XV^e Journées d'Archéologie Mérovingienne

réunis par Louis Maurin et Jean-Marie Paillet

Toulouse
23-24 juin 1995

Sommaire

J.-M. PAILLER, <i>Avant-Propos</i>	7
---	---

LA VILLE

J. GUYON, B. BOISSAVIT-CAMUS, V. SOUILHAC, <i>Le paysage urbain de l'Antiquité tardive (IVe-VIe s.) d'après les textes et l'archéologie</i>	9
J.-M. PAILLER, <i>Tolosa, urbs nobilis</i>	19
R. DE FILIPPO, <i>Toulouse : le grand bâtiment de l'Antiquité tardive, sur le site de l'ancien hôpital Larrey</i>	23
J.-C. ARRAMOND, J.-L. BOUDARTCHOUK, <i>Toulouse, la destruction du temple du forum de Toulouse à la fin du IVe s.</i>	31
D. BARRAUD, L. MAURIN, <i>Bordeaux au Bas-Empire : de la ville païenne à la ville chrétienne (IIIe-VIe s.)</i>	35

L'ARCHITECTURE, LES MONUMENTS

Les fortifications urbaines

V. SOUILHAC, <i>Les fortifications urbaines en Novempopulanie</i>	55
M. J. JONES <i>et alii</i> , <i>Saint-Bertrand-de-Comminges : les fortifications urbaines</i>	65
J.-F. LE NAIL, D. SCHAAD, C. SERVELLE, <i>La cité de Tarbes et le castrum Bigorra-Saint-Lézer</i>	73
C. DIEULAFAIT, R. SABLAYROLLES, <i>Le rempart de Saint-Lizier</i>	105
G. BACCABÈRE, A. BADIE, <i>L'enceinte du Bas-Empire à Toulouse</i>	125

L'évolution monumentale

J. CATALO, J.-L. BOUDARTCHOUK, <i>Cahors : aux origines du quartier canonial de la cathédrale</i>	131
--	-----

Eglises et nécropoles

J.-P. CAZES, <i>L'Isle-Jourdain (Gers) : l'ensemble monumental et funéraire paléochrétien du site de la Gravette</i>	147
---	-----

Q. CAZES,	
<i>Les nécropoles et les églises funéraires de Toulouse à la fin de l'Antiquité.....</i>	149
S. BACH, J.-L. BOUDARTCHOUK,	
<i>La nécropole franque du site de la Gravette, l'Isle-Jourdain (Gers)</i>	153
F. STUTZ,	
<i>Les objets mérovingiens de type septentrional</i>	157

LE DÉCOR

D. TARDY,	
<i>Les transformations des ordres d'architecture : l'évolution du chapiteau composite en Aquitaine au Bas-Empire</i>	183
C. BALMELLE,	
<i>Le décor en mosaïque des édifices urbains du Sud-Ouest de la Gaule dans l'Antiquité tardive</i>	193
L.M. STIRLING,	
<i>Gods, heroes, and ancestors : sculptural decoration in late-antique Aquitania</i>	209

PRODUCTIONS ET ÉCHANGES

Le verre

A. HOCHULI-GYSEL,	
<i>Les verreries du Sud-Ouest de la Gaule, IVe-VIe s.</i>	231

Les productions d'amphores et de céramiques

S. SOULAS,	
<i>Présentation et provenance de la céramique estampée à Bordeaux</i>	237
C. AMIEL, F. BERTHAULT,	
<i>Les amphores du Bas-Empire et de l'Antiquité tardive dans le Sud-Ouest de la France : Apport à l'étude du commerce à grande distance pendant l'Antiquité</i>	255
C. DIEULAFAIT et alii,	
<i>Céramiques tardives en Midi-Pyrénées</i>	265
J. GUYON,	
<i>Conclusion</i>	279

RÉSUMÉS DES COMMUNICATIONS	285
----------------------------------	-----

Christine Dieulafait

S.R.A Midi-Pyrénées
7, rue Chabanon
31200 Toulouse

Jean-Luc Boudartchouk

5, place du 4 septembre
32000 Auch

Jacques Lapart

44 bis, rue d'Augerville
32000 Auch

Laurent Llech

Le Bourg
81140 Andillac

avec la participation de Raphaël de Filippo

Patricia Kalinowsky

Sylvie Soulas

C

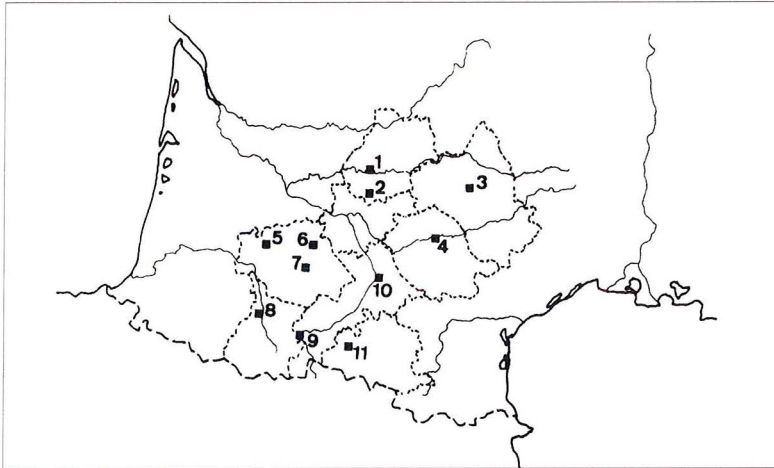
éramiques tardives en Midi-Pyrénées

Premières approches

La région Midi-Pyrénées (fig. 1) est un ensemble géographique récent dont les limites ne correspondent pas à un domaine historique homogène pour la période comprise entre le IV^e et le VII^e siècle ap. J.C. Les données de cet article, présentées à l'occasion du III^e colloque *Aquitania*, se limitent cependant à cette aire géographique pour des raisons pratiques d'accès à l'information. Les responsables des fouilles et des études de mobilier de Midi-Pyrénées se sont réunis à plusieurs reprises pour confronter leurs découvertes et esquisser un premier panorama des céramiques tardives de la région¹. Grâce aux fouilles préventives en milieu urbain (Toulouse, Cahors et Rodez), nos connaissances se sont renouvelées depuis le début des années 1990. Comparées aux fouilles et observations

anciennes, ces éléments contribuent à éclairer l'histoire urbaine au travers d'un aspect de la culture matérielle. Il est aussi tentant d'essayer de redonner aux villes, cadre de ce colloque, leur place dans les circuits d'échanges à plus ou moins longue distance, cependant la rareté, pour certaines périodes, des éléments importés limite les conclusions. Cette recherche débute et elle devra être prolongée à la fois par des études approfondies sur certaines productions mais aussi par la critique des données anciennes.

1. À l'initiative de Marie-Geneviève Colin. Ont participé à ces confrontations : Dominique Allios, Catherine Amiel, Jean-Charles Arramond, Georges Baccrabère, Frédéric Berthault, Jean-Luc Boudartchouk, Jean-Paul Cazes, Christine Dieulafait, Raphaël de Filippo, Patricia Kalinowski, Jacques Lapart, Thierry Martin, François Réchin, Sylvie Reverdy, Sandrine Sire, Sylvie Soulas.



■ Fig. 1

1. Cahors ; 2. Saint-Paul-de-Loubressac ; 3. Rodez ; 4. Albi ; 5. Eauze ; 6. Lectoure ; 7. Auch ; 8. Tarbes ; 9. Saint-Bertrand-de-Comminges ; 10. Toulouse ; 11. Saint-Lizier-en-Couserans

Les ateliers de potiers et leurs productions

Hormis l'atelier rural de Saint-Paul-de-Loubressac (Lot)², qui produisit des DSP dans le courant du IV^e siècle ap. J.-C., les ateliers de potiers identifiés pour l'Antiquité tardive se situent tous dans des contextes urbains. Il s'agit des chefs-lieux de cité d'Éauze, de Lectoure et de Toulouse. Les autres villes n'ont pas encore livré de tels vestiges même si des productions locales y sont désormais bien attestées et si l'on soupçonne l'existence d'un atelier de ce type à Rodez.

Les informations disponibles sur ces ateliers sont cependant lacunaires, soit qu'il s'agisse de travaux anciens, ou effectués dans l'urgence, soit que les vestiges aient été retrouvés très dégradés, ce qui est souvent le cas dans les milieux urbains constamment réoccupés. Il est donc difficile actuellement d'avoir une idée de l'organisation des ateliers urbains et de voir s'il existe pour ceux-ci des caractères spécifiques à l'Antiquité tardive.

Plusieurs ateliers de potiers à Eauze (Gers)

À Éauze, trois fours furent fouillés par Marie

Larrieu en 1968, à l'entrée du stade actuel³. Il s'agit de fours circulaires de petites et moyennes dimensions (diamètres : 0,75 m, 1,35 m et 1,62 m), à sole circulaire et à tirage vertical, un ou deux arcs voûtés soutenaient la sole et délimitaient le conduit central de la chambre de chauffe. Ces arcs sont habituellement perpendiculaires à l'axe de l'alandier. Les alandiers ne furent pas été dégagés mais, d'après le plan (fig. 2), le four le plus petit ouvrait vers le sud-sud-est et le plus grand vers l'est. Le troisième devait avoir son ouverture perpendiculairement aux voûtains, vers le sud-sud-ouest ou le nord-nord-est ; l'absence d'ouverture signalée à cet endroit indique seulement que le four était conservé au-dessus du canal de l'alandier.

Ces fours creusés dans le sol et bâtis en briques étaient, selon les observations des fouilleurs, très semblables à ceux mis au jour au quartier du Pradoul à Lectoure (*infra*). Ils furent réutilisés en dépotoir pour des ratés de cuisson de poteries datées du IV^e siècle ap. J.-C. Près de ces fours, un *nummus* de Constance II (337-361) fut trouvé. Les observations rapides, effectuées lors des travaux d'aménagement d'un court de tennis, ne permirent pas à Marie Larrieu de localiser les structures annexes à ces fours (zone de préparation de l'argile, de tournage, de séchage ou de stockage...). Situés à la périphérie occidentale de la ville, ils présentaient la même position excentrée que les autres fours retrouvés à Éauze.

Toujours à Éauze, deux autres fours de la même époque furent découverts en 1983 au nord-ouest de l'agglomération, mais un seul put être fouillé : c'était un four circulaire d'un diamètre de 1,50 m à foyer unique et tirage vertical⁴. Il a livré des imitations régionales de sigillées claires africaines.

Enfin, en 1989 Daniel Schaad a signalé la présence d'un dernier four ayant recoupé des couches de l'Antiquité tardive vers l'angle des voies I et II de la ville, dans un secteur peut-être encore occupé au VI^e siècle⁵. Les contraintes techniques de l'évaluation en tranchée ne permirent pas d'établir les caractéristiques de ce four, ni de préciser ses productions.

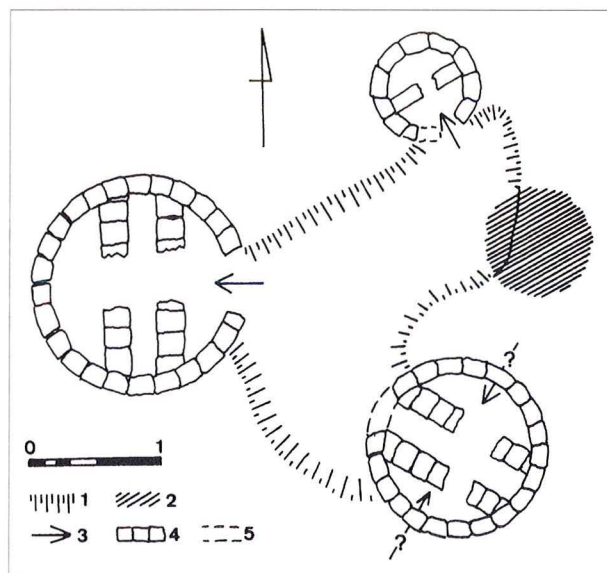
Les productions de céramique de l'Antiquité

3. Lapart 1980.

4. Lapart 1985 ; fouille de sauvetage de St July, Arramond et al 1986.

5. Schaad et al. 1992, p. 86.

2. Foucaud, Vialettes 1967 et 1972.



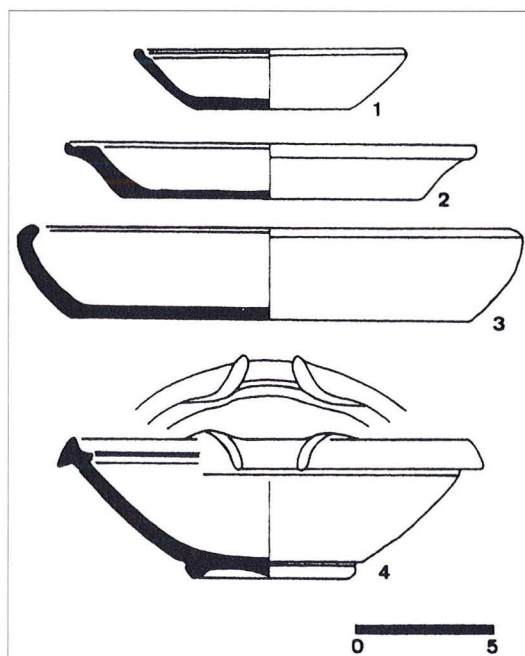
■ Fig. 2

Eauze : fours du stade, d'après le plan de fouille. 1. limite du décaissement avant intervention (?); 2. zone de terre remaniée avec mobilier, pouvant signaler un autre four ou le comblement d'une fosse d'accès; 3. alandier; 4. briques; 5. parois restituées.

tardive identifiées dans le chef-lieu de cité des Élusates sont donc celles recueillies dans les fours du stade⁶. L'ensemble des 60 kg de tessons issus de ces fours est homogène et appartient à une même production. Ils présentent tous des défauts plus ou moins accentués : ils sont déformés par une cuisson excessive, fendus, avec des teintes rouge, orange, marron ou noire. La pâte, assez fine, de couleur rouge-orange, présente une texture légèrement feuilletée. Le dégraissant est visible à l'oeil nu. Cette pâte est recouverte d'un engobe irrégulier de couleur orange. Les vases ont parfois été trempés, mais l'engobe ne couvre pas toute la surface et coule le long des parois, sur certains exemplaires cet engobe a pu être passé au pinceau. Les formes recueillies sont des imitations de sigillées claires africaines Hayes 61A (fig. 3.3), 59B (fig. 3.2), 60, des plats apodes à parois obliques et lèvres droites (fig. 3.1), des coupes aux parois obliques et portant un décor externe de guillochis de fabrication très soignée, de petites coupes carénées à baguettes médianes, des cruches à une anse et des mortiers (fig. 3.4).

Un quartier artisanal à Lectoure (Gers)

Le quartier artisanal de Lectoure qui fut dégagé en partie par Marie Larrieu dans les années 1960, est situé au sud de la ville antique, non loin de la voie de Toulouse, il comprenait des ateliers de potiers et de travail de l'os. L'atelier de potier du Haut Empire, sur l'emplacement actuel de la coopérative Mathieu⁷, comptait sept fours, la plupart installés dans un espace central à ciel ouvert, entouré de grandes pièces destinées à la préparation de l'argile (bassins de décantation) et au séchage des vases. Un des fours, abrité dans une pièce, paraît plus spécialement avoir servi à la cuisson de lampes. Il est probable que cet atelier a perduré au même emplacement mais les travaux de terrassements, menés avant l'intervention archéologique, firent disparaître les couches et toutes les traces d'occupation de l'Antiquité tardive. Dans la parcelle contiguë, les fouilles menées à partir du sol récent mirent au jour un ensemble de trois fours circulaires



■ Fig. 3

Production à engobe orange des fours-dépotoirs du stade à Eauze.

6. Lapart 1980.

7. Lapart, Petit 1993, pour une synthèse sur la ville; Lapart 1982, p. 173-186 pour l'analyse des productions.

de petites dimensions (environ 1 m de diamètre) en activité au cours du IV^e siècle. Situés dans un espace à l'air libre sur lequel donne un bâtiment supporté semble-t-il par des piliers, ils sont ordonnés en carré et ouverts au sud et à l'ouest. Marie Larrieu rapporte que la chambre de chauffe était creusée dans le sol et la sole supportée par des voûtains comme ceux des siècles précédents. Sur le plan reproduit dans sa thèse (fig. 4), seul un four porte le dessin de l'assise des voûtains sur le fond de la chambre de chauffe. Pour les deux autres fours ne sont indiqués que les limites de la chambre de chauffe et le tracé de l'alandier. Ils sont similaires aux fours du Haut Empire, mais de plus petites dimensions.

Ces structures artisanales reposaient sur une couche de démolition dans laquelle des trésors monétaires de la fin du III^e siècle furent mis au jour. Les fours ont été datés du IV^e siècle par Marie Larrieu et Michel Labrousse.

Les productions associées à ces fours sont réalisées dans une pâte orangée, couverte d'un engobe rouge, avec un dégraissant visible de petits points blancs ou marron. Les formes, imitées des sigillées claires africaines, comprennent des assiettes et des plats tronconiques, à lèvre retournée vers l'intérieur, proches de la forme Santrot 35, des cruches, des mortiers Drag. 45 et des coupes.

Les décors consistent en guillochis disposés en cercles concentriques appliqués sur les marlis ou les fonds intérieurs des plats et assiettes. Les mortiers Drag. 45 pouvaient avoir un déversoir en mufle de lion, ou bien un décor d'applique sur le bandeau, représentant des animaux tels que lion, sanglier ou chien.

Des argiles différentes et une cuisson peut-être légèrement plus poussée permettent de différencier les productions de Lectoure de celles d'Éauze.

Découvertes récentes de fours à Toulouse (Haute-Garonne)

Les fouilles récentes à Toulouse ont révélé l'existence de deux ateliers de potiers de l'Antiquité tardive, un sur la place Saint-Étienne en 1987 et un autre sur l'emplacement de l'ancien hôpital Larrey en 1988.

- L'activité des potiers est bien attestée à hôpital Larrey par la présence de nombreux ratés de cuisson de céramiques fines et communes, de moules de

lampes avec leurs tirages et leurs ratés, d'un séparateur/colifichet et d'un poinçon décoratif⁸. Cet atelier s'installa *intra muros*, à proximité de la muraille du Haut Empire et de la Garonne, dans un secteur au nord-ouest de la ville très peu occupé durant les premiers siècles. On ne mit au jour aucune trace de structure de cuisson, ni de bâtiment annexe ; l'essentiel des indices de la production de l'atelier fut trouvé dans des couches de remblais, riches en matériel monétaire du IV^e siècle, et scellées par l'installation d'un grand bâtiment public au Ve siècle. L'étude du matériel est en cours et fait l'objet d'un mémoire de maîtrise à l'Université de Toulouse-Le-Mirail par Patricia Kalinowsky.

Une première analyse de quelques éléments réalisée en 1993 lors d'une réunion la CATHMA⁹ fait état d'une fabrication de lampes originales " imitant des lampes africaines qui correspondent à des types de transition entre le type I (à bandeau convexe) et le type II (à bandeau plat) de Hayes. On trouve, par exemple, le décor de palme du type I sur le bandeau plat du type II ". Ces lampes sont munies d'une anse à décor plastique qui représente un à profil triangulaire simple, ou parfois une tête de cheval¹⁰. Ces éléments permettent de placer la période de production au premier quart du Ve siècle. D'autres céramiques, que les archéologues retrouvent dans les contextes fin IV^e - début Ve siècle, ont été produites dans cet atelier : coupe hémisphérique dont la forme rappelle la sigillée claire B/luisante Lamboglia 1/3 ; plat à engobe orangé imitant la forme de sigillée africaine Hayes 59 (les décors sont également inspirés de la sigillée claire africaine) ; de nombreuses formes de dérivées-de-sigillées paléochrétiennes orangées dont le décor s'inspire nettement des productions narbonnaises et languedociennes ; des céramiques communes à cuisson oxydantes portant ou non un engobe orangé ; des céramiques communes grises.

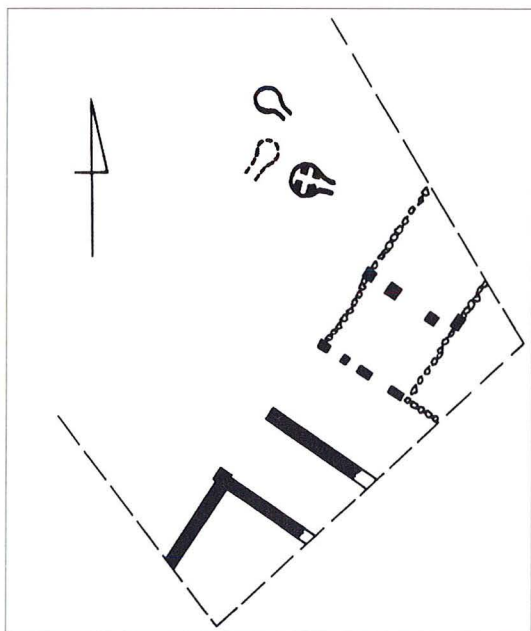
- L'atelier de la place Saint-Étienne¹¹, à Toulouse,

8. Kalinowski 1995 pour un premier aperçu des productions. La datation " deuxième moitié du IV^e siècle " indiquée dans les notices a été depuis étendue au " début du Ve siècle ".

9. CATHMA, compte-rendu de la réunion des 13 et 14 mai 1993 à Toulouse. L'ensemble des participants aux recherches sur les céramiques tardives en Midi-Pyrénées tient à remercier les membres de la CATHMA pour les éléments d'analyse qu'ils ont apporté lors de cette réunion. Leurs connaissances et leur disponibilité nous ont permis d'éclaircir certains points et de relancer notre intérêt pour ces recherches céramologiques parfois très " abrasives ".

10. Illustrées dans le catalogue d'exposition *Archéologie toulousaine*, Musée Saint-Raymond, 1995, notices 162 et 240.

11. de Filippo 1987 pour la description des structures de l'atelier.



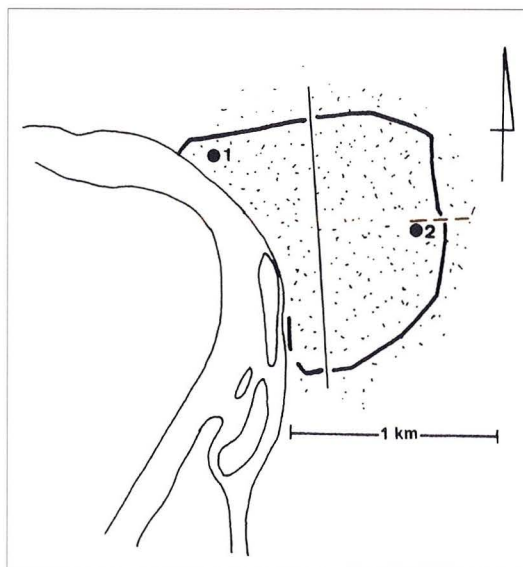
■ Fig. 4

Lecture : fours du IV^e siècle dans le quartier du Pradolouin.

fut mis au jour dans un secteur *intra muros* proche de la muraille antique et sans doute non loin d'une des portes principales de la ville. Ce secteur, bien que pourvu d'une voirie depuis l'aménagement de la ville au début de notre ère, ne fut véritablement urbanisé que dans le courant du IV^e siècle avec un habitat pourvu de pièces chauffées par hypocauste dans l'*insula* jouxtant celle de l'atelier. C'est lors de la phase de terrassements de la zone est du parc de stationnement souterrain que ces vestiges apparurent ; seules les structures en creux subsistantes purent faire l'objet d'une fouille d'urgence. Il s'agit des vestiges d'un four circulaire de 1,50 m de diamètre largement arasé, dont ne subsistait que le sol de la chambre de chauffe et l'amorce de sa paroi verticale, creusés dans le substrat limoneux, et rubéfiés sur une épaisseur moyenne de 5 cm. L'alandier, de 0,30 m de large pour 0,66 m de long était muni de murets latéraux en briques réutilisées, conservés sur une hauteur de 0,18 m, appuyés contre le creusement et liés avec l'argile limoneuse du substrat même. Aucun élément de la sole ou de son support ne furent retrouvés dans le comblement ; le fond de la chambre de chauffe ne présentait pas de traces d'éventuelles assises d'arcs de support ni de

pilier central. L'alandier s'ouvrait au sud. Les fosses antérieures à l'installation de ce four étaient, tout comme lui, remplies de fragments de vases déformés à la cuisson. L'état d'arasement des structures au moment de l'intervention n'a pas permis de reconnaître les installations annexes du four et des fosses, dont l'usage paraît être séparé de quelques dizaines d'années.

Les vases issus de ces deux ensembles peuvent être datés des V^e et VI^e siècles. Il s'agit de productions de dérivées-de-sigillées paléochrétiennes régionales où les bols sont majoritairement de couleur grise à l'inverse des assiettes. Les décors copient le répertoire et le style languedociens avec des chrismes, des oiseaux, des arcatures¹². La forme de sigillée claire D Hayes 61 est aussi imitée. Les lampes sont plus petites que dans l'atelier précédent et paraissent être des imitations du type II de Hayes. De nombreuses céramiques communes furent également retrouvées. Ces ensembles sont actuellement en cours d'étude.



■ Fig. 5

Toulouse, les ateliers de potiers : 1. ancien hôpital Larrey ; 2. place Saint-Etienne.

12. de Filippo, Fragments de vases à décor estampé, notice 77 du *Catalogue de l'exposition Palladia Tolosa, Toulouse romaine*, Musée Saint-Raymond, Toulouse, 1988.

D'autres ateliers urbains ?

Sur la foi des nombreuses productions locales découvertes, les chercheurs soupçonnent la présence d'ateliers à Rodez ou dans sa périphérie immédiate¹³. Les fouilles ou observations systématiques de tous les travaux qui affectent le sous-sol de la ville depuis une trentaine d'années, n'en ont cependant pas encore apporté la preuve pour l'Antiquité tardive.

Pour ce qui concerne les autres chefs-lieux de cités antiques de la région Midi-Pyrénées, les informations disponibles sont très imprécises voire inexistantes.

Pour Auch et Cahors, les fouilles montrent qu'il y existe des productions locales et originales dont les ateliers n'ont pas encore été localisés.

À Saint-Bertrand-de-Comminges, les fouilles, les observations ponctuelles et les prospections menées depuis 60 ans n'ont toujours pas permis de retrouver les traces d'un atelier. L'hypothèse de Bertrand Sapène sur la présence d'un atelier proche du centre de la ville reposait sur la découverte d'une épaisse

couche d'argile rubéfiée lors de la fouille du portique en Pi, première place de la ville. La reprise des fouilles sur ce secteur dans les années 1990 par Francis Tassaux a montré qu'il s'agissait en fait de débris de constructions en terre crue, brûlés puis réutilisés comme matériau de remblaiement pour une mise à niveau de la place centrale de la ville¹⁴.

Albi et Saint-Lizier n'ont pas encore livré de vestiges de l'Antiquité tardive.

Conclusions sur les ateliers

À partir de ces quelques informations, tentons de comprendre les modalités d'implantation des ateliers de potiers dans les villes de la région durant l'Antiquité tardive.

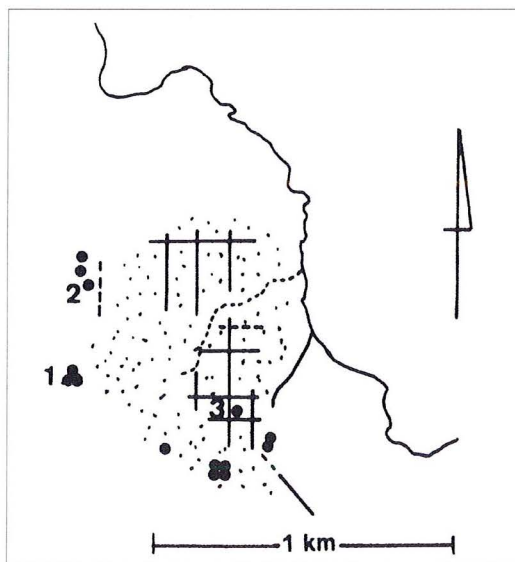
Pour Toulouse (fig. 5), dotée d'une enceinte dès le Haut Empire, les ateliers sont installés *intra muros*, dans des secteurs qui n'avaient été que peu construits antérieurement ; ils sont situés à proximité de voies de communication vers l'extérieur : la Garonne pour l'atelier de l'hôpital Larrey, l'une des portes principales de la ville pour celui de la place Saint-Étienne, certainement pour faciliter la diffusion des vases, ou l'approvisionnement de l'atelier, et peut-être pour éviter de longs charrois à l'intérieur de la cité.

À Éauze, quatorze fours sont connus, tous dispersés à la périphérie de la ville, sans qu'on puisse les rattacher (sauf un, voir *infra*) à des voies de communication majeures (fig. 6). Les fours du stade qui livrèrent les productions du IV^e siècle se conformaient à ce schéma. Le plus récent se situait plus près du centre de la cité¹⁵, près du débouché de la voie menant à Auch.

À Lectoure (fig. 7) les fours étaient en ville basse, à peu de distance de la voie d'Auch et d'une nécropole de l'Antiquité tardive.

Les ateliers de potiers se situent donc plutôt à la périphérie des villes, dans des secteurs peu urbanisés.

Des hypothèses ont déjà été avancées pour expliquer ce type de situation pour le Haut Empire : la volonté de mettre à l'écart une activité artisanale dangereuse par les risques d'incendie qu'elle



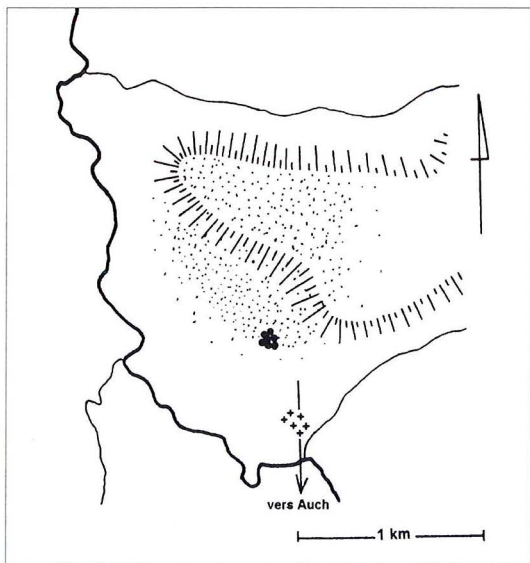
■ Fig. 6

Éauze, les fours de potiers : 1. le stade ; 2. Saint-July ; 3. four tardif (?)

13. Bourgeois 1993, p. 145 ; Boudartchouk Llech 1993. Les terres du sous-sol de Rodez paraissent peu propices à la fabrication de vases (substrat d'orthogneiss et de micaschistes). En revanche, on retrouve à 3 ou 4 kilomètres au nord et au sud-ouest de la ville des terrains marneux susceptibles de fournir des argiles pour la fabrication des poteries. Lucien Dausse signale à Rodez même, à l'emplacement de la Préfecture, la possibilité d'un atelier de potier d'époque augustéenne, caractérisé, entre autre, par la présence d'une réserve d'argile marneuse verte exogène (renseignement L. Dausse).

14. F. Tassaux, The square south of the *Macellum*..., in J. Guyon (coord.), From *Lugdunum* to *Convenae* : recent work at Saint-Bertrand-de-Comminges, *Journal of Roman Archaeology*, 4, 1991, p. 106.

15. Il faut cependant prendre en considération la réduction de l'habitat dans l'Antiquité tardive et ce four devait se trouver à la périphérie de la ville du VI^e siècle



■ Fig. 7

Lectoure, le quartier artisanal dans la ville.

comprend ; le coût moindre des terrains dans des zones éloignées du centre des villes et surtout la disponibilité des terrains. Ces hypothèses sont certainement aussi pertinentes pour l'Antiquité tardive, en notant quelques différences d'une ville à l'autre.

Lectoure connut un quartier d'activité artisanale constitué dès le Haut Empire et qui perdura sur le même emplacement au moins jusqu'au IV^e siècle. Installés dans de vastes bâtiments et bien structurés, les ateliers occupaient une surface de près de 2.500 m² et leur pérennité indique une propriété des terrains stable, liée certainement à une absence de pression urbaine dans ce secteur de la ville (qui pouvait par ailleurs se développer assez facilement vers le Gers).

Le cas d'Éauze est différent ; les ateliers paraissent changer d'emplacement d'une génération à l'autre ce qui ne donne pas l'impression d'un véritable quartier artisanal mais plutôt de tentatives de productions successives, peut être liées à des initiatives individuelles ou à une pression urbaine que l'on n'est pas en mesure de définir actuellement.

À Toulouse, l'atelier de Larrey fut détruit, semble-t-il, pour faire place à un grand bâtiment public et pourrait n'avoir fonctionné que durant une génération¹⁶. Celui de la place Saint-Étienne, même s'il s'installa dans une *insula* jamais occupée antérieurement, était situé dans un quartier de la ville

qui a livré pour le Haut Empire des dépotoirs de potiers¹⁷, et dont le sous-sol est constitué de limons argileux exploitables pour la fabrication des vases. Un autre gisement, à environ un kilomètre de là, hors de la ville, le coteau de Terre-Cabade, fournissait au XVIII^e siècle l'argile des briquetiers toulousains.

L'approvisionnement en argile fut sans doute un élément déterminant pour la création d'ateliers urbains. La présence d'un sous-sol de matière première dans les cités du Gers est reconnue et l'on vient de voir que le substrat de la place Saint-Étienne à Toulouse est exploitable ; pour l'atelier de Larrey, l'argile pouvait être amenée par voie d'eau. À *contrario*, le sous-sol de Saint-Bertrand-de-Comminges est constitué de fonds de moraines limoneuses et sableuses où les poches et rares couches d'argile ne forment pas de gisements exploitables. Quant à Rodez, le substrat de formation cristallophylienne ne paraît pas convenir à la fabrication de céramiques fivres. Les sites de consommation

Notre connaissance des céramiques tardives régionales au travers des rares sites de production fouillés reste lacunaire. Elle est heureusement complétée par quelques fouilles récentes en milieu urbain qui livrèrent des successions stratigraphiques et un mobilier permettant d'établir les grandes lignes d'une typo-chronologie pour Rodez et Toulouse. Pour l'instant Cahors et Saint-Bertrand-de-Comminges n'ont fourni que des contextes chronologiquement plus réduits.

Rodez et l'Aveyron

Les céramiques de l'Antiquité tardive à Rodez et dans sa région ont fait l'objet de plusieurs études, soit thématiques¹⁸, soit typo-chronologiques¹⁹.

Nous retiendrons²⁰ que les sigillées claires B constituaient à la fin du III^e siècle et au début du IV^e siècle l'essentiel de la vaisselle de table (45%) avec deux formes (fig. 8.1 et 8.2), concouramment à une

16. Il n'a pas été reconnu de véritable structure de cuisson de poteries sur ce chantier.

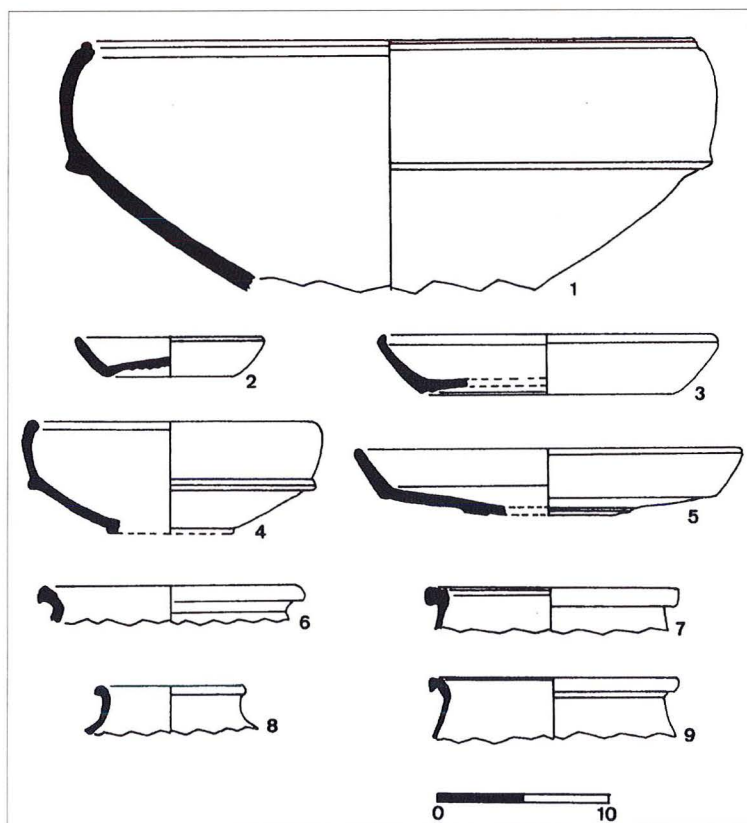
Cela laisse ouverte l'hypothèse que les remblais qui livrèrent les éléments de production proviennent d'un secteur proche, où l'atelier pourrait avoir continué ses activités.

17. Céramique à engobe micacé, rue du rempart Saint-Étienne.

18. Bourgeois 1979 et 1993.

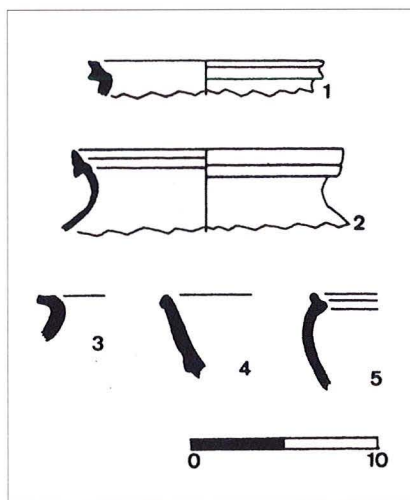
19. Boudartchouk, Llech 1993, synthétisée dans Catalo et alii 1994.

20. C'est une synthèse, forcément réductrice, des principaux résultats des publications de céramiques tardives de Rodez qui est présentée ici. Les articles originaux sont beaucoup plus riches et nuancés.



■ Fig. 8

Rodez : céramiques des IV^e et V^e siècles.
1, 2. engobée orange ; 3-5. commune oxydante ; 6-9. commune réductrice - d'après Boudartchouk, Llech 1993, fig. 2 et 3.



■ Fig. 9

Rodez : céramiques du haut Moyen Age - d'après Boudartchouk, Llech 1993, fig. 5.

nouvelle production en céramique grise “lustrée” qui la supplantera rapidement. Le répertoire de cette céramique lustrée comprend de rares imitations de sigillée claire B (fig. 8.4), une abondance de plats-couvercles (fig. 8.5) et de petites écuelles (fig. 8.3), auxquels viendront s'adjoindre au cours du IV^e siècle des urnes (fig. 8.6 et 8.7). À la fin du IV^e siècle et au V^e siècle, ce fut une nouvelle production de céramique grise à pâte siliceuse grenue, de couleur légèrement bleutée, qui eut l'agrément des occupants de *Segodunum* (fig. 8.8 et 8.9). L'analyse des DSP retrouvées lors de différentes fouilles ²¹ met en évidence un fort courant d'importation de produits des ateliers languedociens, parallèlement à des productions locales aux qualités beaucoup plus médiocres et qui resteront marginales.

Aux VI^e et VII^e siècles, les productions de céramiques grises à pâte siliceuse et gros dégraissant dominèrent (80%) même si la diversité des pâtes, plus ou moins épurées, laisse soupçonner l'existence d'ateliers locaux différents. Le répertoire des formes fut standardisé : *ollae* (fig. 9.1, 9.2 et 9.3), jattes carénées (fig. 9.4) et bols hémisphériques (fig. 9.5). Ces vases portent des décors imprimés à la molette avant cuisson, suivant en cela des traditions plus septentrionales, ou bien des décors ondes ou peignés selon des modèles contemporains de la vallée du Rhône ou du Languedoc. Ces influences du nord, de l'est et du sud-est de la cité des Rutènes, se signalent aussi à nous par les trouvailles de quelques importations de céramiques issues du monde franc du VI^e siècle, et de rares DSP tardives du groupe provençal.

Les fouilles urbaines de Toulouse ²²

Au début du IV^e siècle, subsistaient encore les céramiques à engobe micacé, produites depuis le premier siècle à Toulouse. Les derniers avatars de ce groupe consistent exclusivement en pots à cuire

(marmites et urnes) à lèvre en bandeau portant une gorge, d'assez grandes dimensions (diamètre moyen à l'ouverture de 20 cm) et dont la pâte siliceuse brun-clair est assez grossière. Une catégorie de céramique commune tournée, grise, à post-cuisson réductrice, paraît s'y substituer progressivement. Il s'agit toujours de pots (urnes à profil ovoïde simple, de petite dimension, entre 9 et 15 cm de diamètre à l'ouverture) destinés à la cuisson des aliments. Les formes ouvertes sont très rares dans ce groupe de production.

Le milieu ou le troisième quart du IV^e siècle vit l'apparition d'un nouveau type de céramique, imitant les sigillées claires “luisantes” de la vallée du Rhône. La pâte, relativement bien épurée, contient assez souvent du mica. L'engobe orangé varie du mat au brillant, en fonction de la cuisson. Vers la fin du IV^e siècle ou au début du V^e siècle cette production devint abondante (16%). La forme la plus courante est la coupe carénée à baguette médiane et lèvre en amande (fig. 10.1). Quelquefois ces coupes sont finement guillochées et s'apparentent alors à la forme 2/4 de Lamboglia (fig. 10.2). Notons aussi la présence, en faible nombre, de bols, de vases à liquide de type lagène, de cruches à deux anses ainsi que des mortiers à intérieur sablé. Ces formes furent aussi produites sans engobe ²³ mais en plus grande quantité (36%). Des imitations de sigillée africaine claire (Hayes 59 et 61) complétaient le vaisselier de table. Le traitement de surface donne un aspect luisant à ces imitations, à l'instar des productions locales, mais il arrive quelquefois que l'engobe mat et la pâte imitent d'assez près l'aspect de la sigillée claire D.

L'atelier de Larrey ²⁴ en activité dans le premier quart du V^e siècle a livré, outre ces productions à cuisson oxydante, des lampes à protomé de cheval retrouvées sur les différents chantiers de Toulouse et dans la proche région ainsi que des DSP orangées, imitant les productions languedociennes. Ces dernières sont difficiles à distinguer dans les lots de mobilier issus des fouilles, en l'absence d'une étude détaillée de l'atelier ²⁵.

21. Bourgeois 1993.

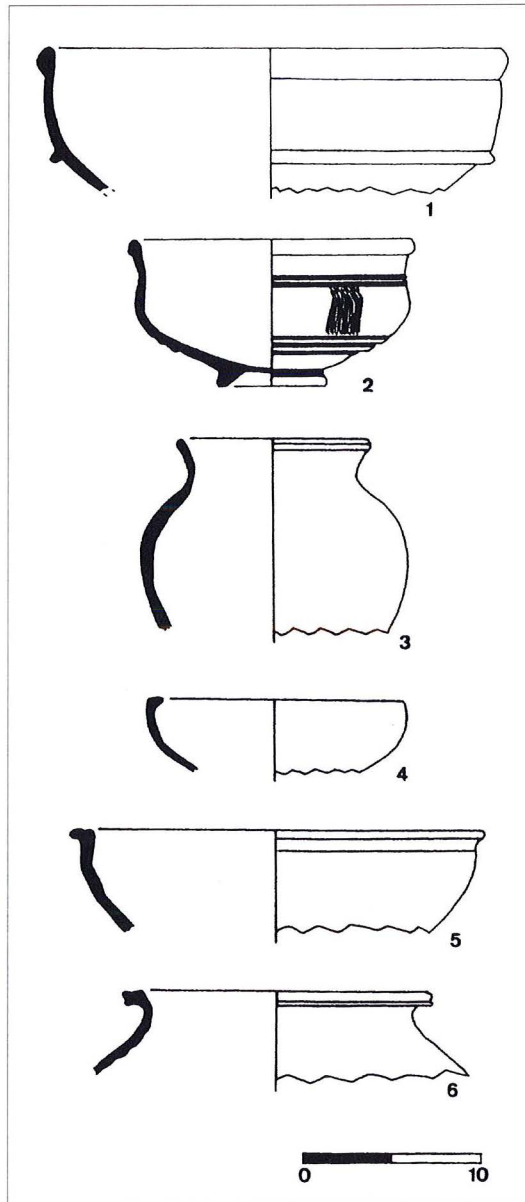
22. Une typo-chronologie provisoire des céramiques de l'Antiquité tardive à Toulouse a pu être établie par Jean-Luc Boudartchouk et Laurent Llech dans le cadre de la réédition de l'ouvrage de Michel Labrousse, “Toulouse antique”. Ces documents de travail dactylographiés analysent en détail le mobilier des fouilles de sauvetage des allées Paul-Feuga à l'extérieur de la ville antique, à proximité de la porte Narbonnaise, du parc de stationnement de la Place Esquirol, à l'emplacement du temple principal de la ville, et des deux chantiers liés à l'extension de la Préfecture, *intra muros*, concernant des habitats et une voie.

23. La présence ou l'absence d'engobe est souvent difficile à apprécier en raison de l'état de conservation très variable des tessons, dû à des cuissons plus ou moins bien menées.

24. Kalinowski 1995.

25. On trouve des illustrations de DSP toulousaines dans le catalogue d'exposition *Archéologie Toulousaine* 1995, et dans Cazes et al. 1988 p. 100-107, Cazes et al. 1989, p. 24-32.

Une production particulière de céramique commune grise modelée caractérise aussi le début du Ve siècle. Elle consiste en poteries montées au colombin et achevées à la tournette, lustrées en surface et cuites en atmosphère réductrice. Elle comprend trois formes : des urnes à bord éversé et fond plat (fig. 10.3), des écuelles ou jattes à bord rentrant (fig. 10.4)



■ Fig. 10

Toulouse : céramiques de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Âge. 1,2. engobée orange ; 3,6. commune réductrice.

et des urnes à anses ; certaines urnes portent un décor peigné oblique ou horizontal. Par ses caractéristiques techniques, comme par le répertoire des formes, cette série renvoie aux productions "indigènes" de l'âge du fer et du Ier siècle ap. J.-C. Cette réminiscence de techniques et de répertoire de formes archaïques durant l'Antiquité tardive a déjà été noté dans le Sud-Ouest, à Montmaurin²⁶.

Les céramiques à engobe orangé semblent disparaître avant le milieu du Ve siècle et la mode des céramiques à pâte claire avec elle.

En effet, dans le courant et plus précisément dans la deuxième moitié du Ve siècle parut une production homogène dont le faciès est bien connu à Toulouse. Il s'agit d'un type de DSP grise dont le répertoire des décors et des formes, même s'il est inspiré par le groupe languedocien, en diffère sensiblement. La pâte à dégraissant fin et homogène, souvent micacée, a parfois un aspect savonneux. Les formes les plus représentées sont les bols hémisphériques Rigoir 6 puis les bols Rigoir 15 et 16. On note également la présence de bols à marli de forme 3. Les assiettes possèdent souvent des décors radiés de palmettes et de rouelles en alternance. Notons aussi la présence de colombes. Ces productions possèdent un engobe gris sombre à noir, luisant et parfois irrégulièrement réparti (coulures sur le pied). Enfin, certaines assiettes sont typologiquement très proches de la forme 4 bordelaise. Il semble que ce groupe continua d'évoluer au delà du Ve siècle. À côté de cette DSP toulousaine, les importations de DSP languedociennes, grises ou orangées sont communes, la DSP bordelaise n'est présente qu'à l'état anecdotique, et les imitations de sigillées claires africaines se retrouvent dans les mêmes proportions que précédemment.

Parallèlement à cette céramique de table, et prenant la place des précédentes productions "de tradition indigène", sans doute vers le milieu du Ve siècle, une nouvelle production de céramique commune grise tournée, à pâte siliceuse, caractérisa la fin du Ve siècle. Elle forme un ensemble cohérent. La pâte grise, "sonnante", dépourvue d'engobe, possède un dégraissant quartzeux visible à l'oeil nu, réparti de manière homogène mais donnant à la surface un aspect granuleux. Dans l'ensemble ces

26. Fouet 1983, p. 241-251, et récemment à Saint-Bertrand-de-Comminges, dans les fouilles du rempart, voir *infra*.

productions semblent d'une réalisation sommaire et étaient destinées à une utilisation culinaire. Au VI^e siècle cette production dominera le vaisselier (60%). Trois formes sont présentes : des urnes ou *ollae* de petites dimensions dont la lèvre est rabattue vers l'extérieur, en forme de crochet ou parfois de poulie (fig. 10.6), des jattes (à fond plat ?) à lèvre en bourrelet déjetée vers l'extérieur et dont la lèvre supérieure présente souvent une rainure (fig. 10.5), et enfin des mortiers, avec ou sans sablage interne, plus rares.

Vers la fin du Ve siècle et au début du VI^e siècle les productions locales de DSP grises subirent une réduction du nombre de formes produites (avec notamment la quasi-disparition des plats et des assiettes), ainsi qu'une baisse sensible dans le soin apporté à l'exécution : la réalisation des décors devient sommaire et l'engobe est de qualité irrégulière. Les bols, de forme 6 et 16, décorés de rouelles et de bâtonnets, constituent l'essentiel de la production à côté de formes plus rares comme des cruches et des mortiers. Si les importations du Languedoc ne sont présentes dans cet horizon qu'à l'état résiduel, en revanche on trouve quelques DSP issues des ateliers atlantiques, dont la production continue durant tout le VI^e siècle.

L'évolution du vaisselier toulousain est mal connu au-delà du milieu du VI^e siècle. La rareté, puis l'absence, des importations rendent difficile la datation des vases retrouvés dans le petit nombre de contextes fouillés pour ces périodes.

Un ensemble de la fin du IV^e s./début du Ve s. à Cahors (Lot)

À Cahors ²⁷, les fouilles menées en 1994 à l'emplacement de l'archidiaconé et du cloître de la cathédrale livrèrent un ensemble de mobilier daté de la fin du IV^e siècle et du début du Ve siècle. Comme à Toulouse, la principale catégorie de céramique fine (18%) ²⁸ est une production locale à engobe orangé à reflets métalliques, imitant l'aspect des sigillées claires de la vallée du Rhône. La forme la plus fréquente est la coupe carénée à baguette médiane, puis viennent des cruches à une anse et des plats à

marli imitant les formes Hayes 59 et 61. Les céramiques communes à post-cuisson oxydante sont les plus abondantes (41%), avec un répertoire de formes variés : jattes, urnes, bols/coupes, mortiers, cruches... Certaines formes sont proches de leurs équivalents à engobe orangé. Une dernière catégorie est à retenir, les céramiques communes à post-cuisson réductrice, tournées. Elle comprend des bols carénés à baguette médiane, des urnes, assiettes, jattes, mortiers et cruches, toujours de qualité très soignée. Les rares importations se signalent par la présence de sigillées claires C et D, de DSP orangées et grises d'origine languedocienne et de production tardives de sigillées du centre de la Gaule.

Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne)

À Saint-Bertrand-de-Comminges, les niveaux les plus récents de la place centrale de la ville livrèrent plusieurs lots de DSP grise qui ont fait l'objet de publications ²⁹. Mais il faut se tourner vers les fouilles réalisées depuis 1991 dans la ville haute pour disposer de contextes mieux cernés chronologiquement. La tranchée de fondation de l'enceinte tardive contenait des céramiques communes à cuisson oxydante "peintes en rouge" ³⁰, encore en usage dans la deuxième moitié du IV^e siècle. Les couches d'occupation immédiatement postérieures à la construction du rempart livrèrent un lot de céramique commune à cuisson réductrice et à dégraissant sableux, aux parois soigneusement lissées ce qui leur confère un aspect lustré. Ces céramiques reprennent une partie du répertoire de formes "de tradition indigène" en usage à l'époque augustéenne dans la ville : jatte à bord rentrant, urne à lèvre éversée... Elles sont associées ³¹ à des DSP grises d'origine bordelaise de la première moitié du Ve siècle, ainsi qu'à des DSP dont l'origine ne peut être déterminée mais qui paraissent être des productions plus régionales. Ce trait avait déjà été mis en évidence dans les publications antérieures ³². C'est au début du Ve

29. Sapène 1960, Rigoir, Meffre 1973, p. 210, fig. 3 et 14. Essentiellement des DSP bordelaises, rares exemples de languedociennes.

30. Ces céramiques, que l'on retrouve dans les couches tardives du site, sont les mêmes que celles publiées par Georges Fouet pour la villa de Montmaurin. Elles sont dénommées ainsi parce que l'engobe qui les recouvre paraît avoir été passé au pinceau sur les vases; à l'instar de quelques unes des productions d'Éauze.

31. Première analyse par Sylvie Soulas.

27. Etude du mobilier par J.-L. Boudartchouk, dans Catalo 1994.

28. Ces pourcentages tiennent compte de la présence d'amphores africaines et hispaniques pour 14%.

siècle, semble-t-il, que les céramiques communes à cuisson oxydante disparaissent au profit de celles à cuisson réductrice.

Alliées aux connaissances acquises sur les sites de productions, les analyses du mobilier recueilli sur les sites de consommation nous permettent de mieux saisir les grandes lignes de l'évolution des céramiques durant l'Antiquité tardive en Midi-Pyrénées.

Au IV^e siècle, dans les villes, l'usage des céramiques à cuisson oxydante, imitant ou non des sigillées claires, est solidement ancré. Elles se retrouvent sur les tables ou parfois dans les cuisines pour la préparations des aliments (mortiers). Dans le courant du Ve siècle, plus ou moins tôt selon les endroits, elles sont remplacées par des céramiques toujours tournées, à cuisson, ou post-cuisson, réductrice, avec des pâtes qui tendent à utiliser des dégraissants plus abondants et visibles. Au VI^e siècle le passage des pâtes claires aux pâtes sombres paraît acquis avec des formes et une réduction du répertoire qui caractérise le haut Moyen Âge. Le VII^e siècle, quand on peut le connaître, ne fait que prolonger, et accentuer, cette tendance.

Mais au-delà de ces grandes tendances, des particularités micro-régionales apparaissent lorsque l'on regarde plus en détail chacune des productions. Les céramiques à cuisson oxydante en apporte une excellente illustration.

Les céramiques tardives à engobe orangée de Rodez s'appuient sur une longue tradition de production, depuis le I^{er} siècle ap. J.-C. De fabrication soignée, elles ont un aspect satiné très caractéristique et poursuivirent une évolution propre en n'imitant que rarement les sigillées claires B ou luisantes de la vallée du Rhône. À Toulouse, il fallut attendre le milieu ou le troisième quart du IV^e siècle pour rencontrer de telles productions à engobe orangée dont certaines, à reflets métalléscent, imitèrent à l'occasion des formes de sigillées claires B. À Cahors, ces céramiques étaient présentes à la fin du IV^e et au début du Ve siècle. À l'inverse, dans le Gers et à plus encore Saint-Bertrand-de-Comminges, ni le répertoire des formes des céramiques à pâte claire, ni leur aspect extérieur ne peuvent être rattachés aux productions du Sud-Est de la France³³

Les formes à engobe orangé, imitées des sigillées

claires africaines Hayes 59 et 61, n'ont pas été reconnues à Saint-Bertrand-de-Comminges, alors qu'elles sont présentes dans les autres sites régionaux étudiés. Ces imitations sont si parfaites qu'il est parfois difficile de les distinguer des productions d'origine. Il semble que ce sont les mêmes ateliers qui produisirent ces imitations de vaisselles fines africaines, qui s'inspirèrent des productions de sigillées claires B ou luisantes, et qui fabriquèrent des céramiques communes à cuisson oxydante sans engobe.

De cette première approche des productions de céramiques à cuisson oxydante, on retient l'impression qu'il existe plusieurs "ambiances", sans pouvoir, pour l'instant, parler de faciès bien caractérisés. Une première ambiance "Massif Central" avec Rodez, une autre "pyrénéenne" avec Saint-Bertrand-de-Comminges, une troisième "gersoise" et la dernière, assez surprenante, liant Toulouse et Cahors³⁴. Les éléments apportés par les autres types de productions³⁵ et les importations confirment ces ambiances. Saint-Bertrand-de-Comminges est la seule ville de la région où les importations de DSP atlantiques furent la norme. En revanche, Toulouse, comme Cahors, étaient nettement sous influence languedocienne, pour ce qui concerne les importations et les imitations de DSP. Si Rodez fut également dans la sphère de commercialisation des DSP languedociennes, elle reçut aussi quelques exemplaires des productions tardives de Lezoux à la fin du III^e siècle, puis aux Ve-VI^e siècles les potiers y copièrent des formes et des décors du nord de la France, à côté de rares importations des dernières productions de DSP provençales. Dans le Gers, où les DSP languedociennes dominent les trouvailles, il semble que l'on se situe à la limite des exportations de DSP atlantiques présentes plutôt sur les sites proches de la vallée de la Garonne³⁶.

Cette première approche des céramiques tardives en Midi-Pyrénées nous montre que les cités de cette

32. Rigoir, Meffre 1973, p. 210.

33. Les prospections menées par Catherine Petit dans la région de Lectoure ont fourni cependant quelques exemples de coupes à parois obliques et décor de guillochis externe ainsi que de petits bols carénés à lèvre à biseau interne portant un engobe orangé-brun à reflets métalléscent ; rien n'assure qu'il s'agisse de productions locales. Le mobilier de Montmaurin demanderait à être revu pour confirmer les identifications de sigillées claires B faites par G. Fouet (Fouet 1983, p. 228-229).

34. Un seul contexte est bien connu pour Cahors, daté de la fin du IV^e et du début du Ve siècle. Il est très proche des contextes toulousains de même époque et ne peut se rapprocher d'aucun des autres ensembles.

35. Que nous ne détaillerons pas ici, elles doivent faire l'objet d'études particulières.

36. Lapart, Rigoir 1986.

région ne sont pas isolées des courants commerciaux de l'Antiquité tardive, ni exemptes d'une certaine originalité dans la création de céramiques. À ne regarder que la céramique, on a l'impression que la vie urbaine continue sans interruption notable, et que les courants d'échange évoluent insensiblement d'un axe est-ouest antique fort à un axe nord-sud plus discret au haut Moyen Âge³⁷. La médiévalisation de la civilisation urbaine s'installe sans à-coup.

Cette synthèse succincte devra être enrichie, nuancée, et remise en cause par des études de cas particuliers. Elle n'est qu'un premier jalon.

37. Les fouilles récentes à L'Isle-Jourdain (Gers) ont montré une implantation d'origine franque notable, et la céramique vient confirmer là les données du mobilier métallique que l'on retrouve depuis longtemps dans les tombes du Sud-Ouest.

Bibliographie

ARCHÉOLOGIE TOULOUSAINE 1995

Archéologie toulousaine, Antiquité et haut Moyen Âge, découvertes récentes (1988-1995), Catalogue de l'exposition du Musée Saint-Raymond, Toulouse, 1995.

ARRAMOND et al 1986

J.-L. ARRAMOND, J.-E. GUILBAUT, M. MASSON, J.-CL. ROUX, EAUZE, Témoins archéologiques de l'antique cité des Elusades, Toulouse, 1986, 48 p.

ARRAMOND 1992-1993

J.-Ch. ARRAMOND dir., *Parking Esquirol, Toulouse, 31*, rapport de fouilles ; Toulouse, 1992-1993. Rapport déposé au service régional de l'Archéologie de Midi-Pyrénées.

BOUDARTCHOUK, LLECH 1993 :

J.-L. BOUDARTCHOUK, L. LLECH, Évolution de la céramique de la fin du III^e siècle au VII^e siècle sur le forum de Rodez, *Vivre en Rouergue, Cahiers d'Archéologie Aveyronnaise*, 7, 1993, p. 150-168.

BOURGEOIS 1979 :

A. BOURGEOIS, La diffusion de la céramique paléochrétienne grise et orangée dans les Grands Causses, *Revue Archéologique de Narbonnaise*, XII, 1979, p. 201-251.

BOURGEOIS, 1993 :

A. BOURGEOIS, Céramique estampée de l'Antiquité tardive trouvée à Rodez, *Vivre en Rouergue, Cahiers d'Archéologie Aveyronnaise*, 7, 1993, p. 131-148.

CATALO et al., 1994 :

J. CATALO, L. LLECH, P. MASSAN, A. IPIENS, Le forum de Rodez, premiers résultats, *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, LIV, 1994, p. 11-58.

CATALO 1994 :

J. CATALO dir., *Cour de l'archidiaconé et cloître de la cathédrale Saint-Étienne de Cahors*, DFS de sauvetage urgent ; Toulouse, 1994. DFS déposé au Service régional de l'archéologie de Midi-Pyrénées.

CAZES et al. 1988

Q. CAZES, J. CATALO, P. CABAU, H. MOLLET, ..., L'ancienne église de Saint-Pierre-de-Cuisines à Toulouse, *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, tome XLVIII.

CAZES et al. 1989

Q. CAZES, V. GARDAIR, J. -L. BOUDARTCHOUK, S. CASANAVE, ..., Les fouilles du Rectorat à Toulouse, *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, tome XLIX, p. 6-43.

de FILIPPO 1987 :

R. de FILIPPO, *Rapport de fouille de sauvetage urgent, parc de stationnement de la place Saint-Étienne à Toulouse*, 1987. Rapport déposé au Service régional de l'Archéologie de Midi-Pyrénées.

FOUCAUD, VIALETES 1967 :

G. FOUCAUD, I. VIALETES, Saint-Paul-de-Loubressac, Céramiques romaines du IV^e siècle, *Bulletin de la société des études*

des littéraires, scientifiques et artistiques du Lot, LXXXVIII, 1967, p. 223-227.

FOUCAUD, VIALETES 1972 :

G. FOUCAUD, I. VIALETES, Un atelier de poterie estampée du IV^e siècle dans le Lot, *Bulletin de la société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot*, XCIII, 1972, p. 251-269.

FOUET 1983 :

G. FOUET, *La villa gallo-romaine de Montmaurin, XX^e supplément à Gallia*, 1983.

KALINOWSKI 1995 :

P. KALINOWSKI, l'atelier de potier de l'ancien hôpital Larrey, *Catalogue de l'exposition Archéologie toulousaine - Antiquité et haut Moyen Âge - Découvertes récentes*, Musée Saint-Raymond, 1995, p. 116-121.

LAPART 1980 :

J. LAPART, Fours de potiers d'Éauze, *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, LXXXI, 1980, p. 418-437

LAPART 1982 :

J. LAPART, Notes sur quelques fours de potiers gallo-romains de Novempopulanie, *Revue du Comminges - Pyrénées centrales*, XCV, 1982, p. 173-188.

LAPART 1985 :

J. LAPART, Fours de potiers et chapiteaux de marbre d'époque romaine découverts à Eauze (Gers), *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, LXXXVI, 1985, p. 254-261.

LAPART, RIGOR 1986

J. LAPART, RIGOR Y. et J., Les dérivées-des-sigillées paléochrétiennes dans le Gers, *Actes du congrès de Toulouse de la Société Française d'Études de la Céramique Antique en Gaule*, 1986, p. 111-124.

LAPART, PETIT 1993 :

J. LAPART, C. PETIT, Lectoure, *Carte archéologique de la Gaule, le Gers*, 32, 1993, p. 196-228.

RIGOR, MEFFRE 1973 :

J. RIGOR, Y. RIGOR, J. -F. MEFFRE, Les dérivées des sigillées paléochrétiennes du groupe atlantique, *Gallia*, 31, 1, 1973, p. 207-263.

SCHAAD et al. 1992 :

D. SCHAAD, M. MARTINAUD, G. COLMONT, J. -M. PAILLER, Eauze-Elusa, *Villes et agglomérations antiques du Sud-Ouest de la Gaule, Deuxième colloque Aquitania, septembre 1990, Sixième supplément à Aquitania*, 1992, p.82-89

SAPÈNE 1960 :

B. SAPÈNE, Une céramique méridionale des grandes invasions au service du Christianisme - de la poterie dite wisigothique découverte à *Lugdunum Convenarum*, *Revue du Comminges*, 1960, p. 57-72.